

CLARA LE CORRE

LES OMBRES
PARMI NOUS

Succubes : tome 1

Chapitre 1

Les yeux noirs

C'était une très mauvaise idée de sortir ce soir.

Me voilà plantée devant l'auberge avec des bouffées de chaleur. J'aurais mille fois préféré rester devant une émission avec papa, à dévorer des paquets de chips dans un pyjama en pilou.

Trop tard pour reculer.

Je pénètre dans le gîte, la boule au ventre, portant tant bien que mal mon tableau à bout de bras.

La porte grince, mais il règne à l'intérieur un tel brouhaha que personne n'y fait attention. La chaleur, issue de tous les corps massés çà et là dans la large



pièce surmontée de poutres en bois, m'atteint au visage comme un souffle aux relents de sueur.

Je repère une première table avec des élèves de ma classe en pleine conversation, la main refermée sur des chopes de bière. Non loin, monsieur Dylan discute avec deux filles qui semblent pendues à ses lèvres.

Il faut dire qu'il ne laisse personne indifférent, monsieur Dylan. Avec ses longs cils, ses yeux couleur chocolat derrière des lunettes transparentes, son profil altier, son grand sourire.

Mon cœur tambourine avec force dans ma cage thoracique.

Les deux filles lui serrent la main et repartent en sens inverse.

Il est seul, c'est le moment !

— Monsieur Dylan ! je hèle en fendant la foule.

Il se retourne, cherche son interlocuteur du regard puis sourit en me voyant trotter vers lui.

— Ah, Édith ! Tu as pu venir, c'est formidable. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut fêter la fin de son Bachelor, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu as là ?

— C'est pour vous, je dis, puis je lui tends le cadre. Je fais un peu de peinture de temps en temps, donc j'ai voulu vous offrir quelque chose de personnel.



Le rouge gagne mes joues, mais je m'efforce de paraître la plus décontractée possible. Mon cadeau a attiré le regard de curieux qui se sont rapprochés.

— Pour moi ? s'étonne monsieur Dylan, sincèrement ravi. C'est très gentil, voyons ça...

Il retire le papier avec une certaine hâte qu'on retrouve chez les enfants. J'admire ses longs doigts s'agiter autour du cadre, puis chiffonner les déchets avant qu'il pose ses yeux sur ma toile.

Les mots franchissent presque aussitôt mes lèvres.

— Je peins avec une seule couleur que je fabrique moi-même, j'explique. Ce sont des visages en dégradé.

— Oh, je vois.

Tout à coup, ses yeux ne brillent plus. Ou alors est-ce mon imagination ? Il observe la toile, comme s'il essayait de déceler un détail, quelque chose qui se cacherait à l'intérieur.

— C'est pour le moins surprenant, Édith, dit-il.

Mais je comprends au son de sa voix qu'il n'est pas très convaincu.

— Qu'est-ce que c'est ? piaille Lola, une de mes camarades d'université. Je ne savais pas que tu peignais, Édith.

D'autres élèves la suivent et chacun se met à regarder la toile. Parmi eux, j'entends un gloussement et je vois quelques sourires moqueurs se dessiner.

— C'est un anus de chien ? demande quelqu'un, faisant éclater de rire Lola et ses amies.

— Ce sont des visages ! je rétorque, les lèvres pincées.

— Je te remercie pour ton cadeau, intervient monsieur Dylan qui m'adresse alors un doux sourire. Ça me fait très plaisir.

— Édith, tu as quelque chose dans les cheveux, me fait Ben, un autre élève, en pointant mon front. C'est du fond de teint pas étalé, on dirait.

Et tout à coup, plusieurs regards se posent à l'endroit désigné par Ben.

— Quoi ? je demande en me frottant.

Voyant que je retire un dépôt gris, mon rythme cardiaque s'emballe. Sans attendre, je fonce aux toilettes, avec cette impression horrible que les rires me poursuivent. Le miroir me renvoie mon visage catastrophé et un amas de crème mêlée au fond de teint qui cache mes boutons, tassés à la racine de mes cheveux comme de grosses pellicules.

— Oh non, non, non.

Je frotte mon front sous l'eau avec une colère sombre.

*Bien sûr, il fallait que ça arrive devant monsieur Dylan !
La honte !*

Je prends ma crème anti-acné, reconnaissable par sa couleur argentée, que j'applique en une couche légère.

Je tremble tellement que je manque d'en mettre dans mes cheveux.

La porte des toilettes s'ouvre, laissant passer la rumeur des conversations. Pendant un instant, j'ai peur de voir débarquer Lola et son amie, mais deux autres filles pénètrent sans m'accorder un regard.

— Ma mère ne veut pas que je rentre trop tard, dit l'une d'entre elles. À cause des agressions et tout ça. Je vais appeler un taxi dans une demi-heure, je pense.

— Franchement, t'es pas drôle ! réplique l'autre en s'enfermant dans une cabine. On craint rien dans un endroit bondé. C'est pas comme si on allait se promener toutes seules en pleine nuit.

Je me concentre pour appliquer une touche de poudre au ton clair par-dessus ma crème, de sorte à cacher les imperfections.

— Ils ont dit que les gens avaient été agressés dans des milieux fréquentés, réplique la première en s'arc-boutant à la porte en bois. Au moins un sur trois, en tout cas.

— Tu crois tout ce qu'on te raconte !

— C'était à la radio.

Son amie sort après avoir tiré la chasse et se met à frotter énergiquement ses mains sous l'eau. Je reçois même quelques éclaboussures.

— T'inquiète pas, si je vois un gars louche t'approcher, je grogne ! dit-elle avec un éclat de rire. Maintenant, tu vas me dire pourquoi t'as rien mangé ce soir.

Lorsqu'elles partent et que je me retrouve à nouveau seule avec moi-même, je lâche un discret soupir.

Rappelle-toi pourquoi tu es venue ici, ma vieille. C'est le moment de tout lui déballer.

Charles Dylan est mon professeur depuis ma première année d'université. Enseignant brillant en philosophie, personnalité appréciée, je n'ai pas mis longtemps avant de tomber sous le charme de ce quarantenaire. Comme je termine mon cursus, cette occasion ne se représentera jamais. Je dois au moins lui demander son numéro de téléphone. Lui proposer de garder contact.

La timidité me tord le ventre, mais j'encourage mon reflet à sortir des toilettes. À peine ai-je passé la porte que je manque de le heurter.

— Oh, désolé, Édith !

Monsieur Dylan remet ses lunettes sur son nez.

— Je... me demandais si vous pouviez me ramener chez moi, ce soir, je lance alors qu'il s'apprête à rentrer dans les cabinets. Je... euh... on m'a fait faux bond.

— Tu habites le quartier Fontgiève, c'est ça ?

— Oui, c'est sur votre chemin, je dis, puis voyant qu'il prend un air étonné, j'enchaîne, mal à l'aise : J'ai lu votre adresse sur le cahier des profs.

Monsieur Dylan acquiesce avec un sourire.

— Très bien, je te ramène. Mais on part dans vingt minutes, c'est compris ?

— Merci !

Vingt minutes, c'est suffisant pour que je prenne un verre et que je m'encourage encore une fois en pensée, avant de sortir le rejoindre sur le parking. Monsieur Dylan n'a pas une minute de retard. Il m'attend déjà et me tend sa veste, mon tableau dans son autre main, au moment où il se met à pleuvoir.

— Il fait frisquet quand la nuit tombe.

Sa veste de costume me descend sur les hanches et je me sens bien, enveloppée dans son odeur.

— Et voilà le carrosse ! lance-t-il gaiement.

En réalité, sa voiture est une poubelle, mais je m'en fiche. Je grimpe avec enthousiasme à l'avant, où repose un paquet de dossiers.

— Attends, laisse-moi te débarrasser de ça... voilà, assieds-toi.

Un parfum aux notes capiteuses flotte dans sa voiture. Il démarre le moteur, remonte les lunettes sur son nez et grimace pour regarder dans le rétroviseur.

— Pas très galant de la part de celui qui t'a lâchée, ce soir, me dit-il.

— C'est vrai, heureusement que vous étiez là.

Hors de question que je lui révèle qu'il s'agissait d'un mensonge éhonté.

Alors que nous nous engageons sur la route sombre qui sépare le bois de la ville, je sens mon rythme cardiaque tressauter.

Fais un pas.

— Vous savez, j'ai lu votre livre, celui sur les mythes.

Aussitôt, ma conscience me tape sur les doigts. *Il fallait forcément que tu parles d'études ?!*

Mais lui rebondit d'un air ravi.

— Celui de huit-cents pages ? C'est plus une thèse, mais ça me fait plaisir. Qu'en as-tu pensé ?

— Je trouve votre théorie un peu... déstabilisante. Comme quoi les dieux n'auraient jamais existé, mais n'étaient en fait que des humains qu'on a élevés à ce rang.

— L'évhémérisme, oui. Tu n'y crois pas ?

— Non, moi j'aime croire qu'ils ont existé.

— Moi aussi, pour tout te dire, répond monsieur Dylan. Ça ne m'étonne qu'à moitié que tu aies ce genre de croyances, tu es différente des autres.

Le compliment me chauffe la poitrine.

— C'est peut-être pour ça que je te vois souvent seule.

Mon enthousiasme retombe comme une pierre. J'étais prête à poursuivre sur du flirt, à essayer, du moins avant qu'il ne me casse avec sa remarque.

— Je n'ai pas eu le temps de lier de vraies amitiés cette année.

Gros mensonge. J'ai voulu créer des amitiés. Avec Lola, ou encore cette fille aux cheveux roses que tout le monde apprécie. J'ai même cru que ça fonctionnerait. Mais Lola déteste tout ce qui est artistique, et l'autre fille ne parle que des concerts en vogue. Je n'ai pas trouvé ma place, ni avec l'une ni avec l'autre.

— Oui, je comprends, répond alors monsieur Dylan d'un ton compatissant. Avec ta mère à l'étranger et ton père malade, tu dois gérer beaucoup de choses.

Oh ! Punaise... il a lu mon dossier.

Je repose ma tête sur l'appuie-tête en retenant un soupir. Définitivement, je vais passer pour un cas social.

— Non, ça va, je vous assure. Ce n'est pas si dur. Et puis, les cours sont passionnants.

VOS cours en particulier !

— Alors quels sont tes projets maintenant que tu as ton diplôme en poche ? me demande-t-il après un silence. Tu vas essayer de te trouver un stage ?

Pendant un instant, je ne suis plus dans cette voiture. Cette question, je l'ai eue en tête des dizaines et des dizaines de fois, sans jamais réussir à trouver une réponse. J'aimerais peindre, c'est tout ce que je sais.

— Ou alors, tu as peut-être prévu de voyager avec ton petit ami ? poursuit Dylan.

On y est.

Je décide de saisir la perche.

— Je n'ai pas de petit ami.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Silence. C'est bon signe. Il réfléchit. Je lui laisse l'espace pour le faire.

— Et vous, vous avez des projets de vacances ? demandé-je. Peut-être avec la femme qui venait déjeuner avec vous ?

— Hein ? Audrey ? Non, non, c'est fini. Ça n'a pas duré.

— Désolée de l'apprendre.

Pas désolée du tout, oui.

Il n'est plus mon professeur et je ne suis plus son élève, je ne risque rien à tenter quelque chose. J'ai vingt-quatre ans. On est majeurs tous les deux.

Mais bon sang, pourquoi est-ce que mon corps refuse de m'obéir ? Pourquoi ce blanc, ce vide, dans ma tête ? Impossible d'ouvrir la bouche, tous les mots sont bloqués dans ma gorge.

— Heureusement que tu es venue me demander de te ramener, lance soudain monsieur Dylan en activant les essuie-glaces. C'est dangereux de rentrer seule par les temps qui courent. Avec tout ce qui se passe...

La pluie frappe le pare-brise. Nous traversons la forêt dans un silence de plomb. Je décide de tourner les boutons de la radio au même moment que lui. Nos doigts se frôlent, provoquant chez moi un léger sursaut.

— Pas de soucis, je te laisse nous trouver une musique d'ambiance, fait-il en riant. Et j'espère que tu as meilleur goût pour la musique qu'en matière de livres mythologiques !

— Vous êtes dur avec vous-même !

Nous sommes presque à la moitié du chemin et je n'ai toujours pas osé franchir le cap. Je sais bien qu'il s'agit là de ma dernière chance.

— Vous aussi vous êtes différent. Vous n'êtes pas comme les autres professeurs de l'université.

— Je suis un peu plus jeune, je l'admets, répond Dylan alors que les phares d'une voiture se reflètent dans ses verres de lunettes.

— Et plus sensible, plus intelligent, plus... agréable.

Ma gorge se tord, mes mots s'embrouillent. Dylan m'adresse un regard perplexe.

— Édith, est-ce que tu serais en train de me draguer ?

— Peut-être, je réponds dans un souffle.

Quelque chose passe dans son regard. Une ombre, imperceptible. Ses yeux, à l'origine d'un marron clair et doux, deviennent noirs. Il reprend sa contemplation de la route et je comprends, à voir comme il déglutit, que je l'ai gêné.

— Désolée, je dis aussitôt. C'était maladroit.

— Non, ne t'en fais pas, reprend-il avec un frémissement des lèvres. C'est que... ce n'est pas... je n'ai pas ce genre de choses en tête en ce moment.

Cette espèce d'adrénaline nourrie d'appréhension qui me mordait les entrailles semble mourir comme un petit feu.

— Tu es jeune, ajoute-t-il d'une voix un peu faible. Tu vas rencontrer un garçon qui te plaira. Rien à voir avec un vieux comme moi.

Et voilà l'argumentation : « Tu es une jolie fille, mais j'en aime une autre. », « Je traverse une phase difficile. », « Je n'ai pas le temps pour une relation en ce moment. ». Autant de phrases creuses qui ne signifient qu'une chose, au fond : personne ne tombe amoureux de moi. Je suis la reine du râteau et ce soir ne fait pas exception.

Maintenant, je n'ai qu'une envie : ouvrir la portière et me lancer sous la pluie battante pour laver le souvenir de cette honteuse soirée. Sauf que nous sommes encore loin de toute civilisation, que j'ai mal aux pieds et qu'un début de migraine pointe le bout de son nez.

— Tu ne dis plus rien, constate Dylan. J'espère que je ne te vexes pas. C'est assez inattendu... tu es mon élève.

— *J'étais*, je le corrige et ma voix n'est que notes amères. Mais c'est bon, j'ai compris le message, pas de problèmes.

Bien sûr qu'il y a un problème. Je peux le sentir jusqu'à mes orteils qui fourmillent et mes lèvres qui se pincement tandis que mon regard le fuit consciemment. Dylan lâche un léger soupir.

— D'accord. En tout cas, s'il y a quoi que ce soit que je...

Crissements de pneus. Freinage féroce. Ma tête cogne contre la vitre tandis que Dylan plante les freins. La voiture s'immobilise quarante mètres plus loin, juste devant le corps maigre d'une jeune femme perdue au milieu de la route.

— Merde ! lâche-t-il, les yeux agrandis d'effroi. Ça va, Édith ? Tu n'as rien ?

Je hoche la tête alors qu'il se met à pester.

— Non, mais ça ne va pas bien ?! Qu'est-ce qui vous prend de traverser comme ça ?!

Piégée dans les phares, la femme l'observe comme si elle voyait un homme pour la première fois. Le corps légèrement tremblant, elle a les cheveux et les vêtements trempés par la pluie.

— Elle n'a pas l'air d'avoir toute sa tête, je réplique.

Elle tangué le long de la carrosserie, le teint effroyablement pâle, avant de chuter à genoux, juste à côté de la portière côté conducteur.

— Hé ! Vous êtes blessée ?

Dylan se précipite hors de la voiture pour la soutenir et je veux en faire autant, mais quelque chose, comme une pression soudaine, un froid indescriptible, vient de s'immiscer en moi.

— Dites, il faut que j'appelle une ambulance ?

De là où je suis, je ne peux voir que le dos courbé de Dylan, vraisemblablement en train de réanimer la jeune femme. Sauf qu'il est trop calme. Trop silencieux.

— Tout va bien ? je lance à tue-tête.

Je sors finalement de la voiture. Quelques gouttes de pluie tombent encore du ciel, à peine de quoi effrayer un chat. Je fais le tour, côté phares, et les vois là, tous les deux. Sauf que c'est elle qui le tient. Lui, hypnotisé, immobile, semble se liquéfier entre ses bras. Un pantin de chair. Penchée sur lui, la femme inspire et expire bruyamment, à la manière d'un animal étrange. Le son qui sort de sa bouche est un râle terrible, inhumain,

Chapitre 1

qui creuse une ligne entre ses omoplates, sur lesquelles collent ses longs cheveux sombres.

Quand elle dresse son regard sur moi, mes pieds prennent racine dans le goudron. Ma tête se vide. Le paysage disparaît pour ne laisser place qu'à ses yeux noirs et brûlants. Mes jambes vacillent, le rythme de mon cœur se fait plus sourd, plus ténu. Peut-être s'arrête-t-il de battre ?

Ma contemplation dure quelques minutes, ou secondes, avant que je ne revienne à moi, en entendant un klaxon soudain dans mon dos.

Un bus de tourisme s'est arrêté et le chauffeur ventripotent en sort, l'air alerte.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez eu un accident ?

Aux vitres, des dizaines de visages se pressent pour m'observer comme si j'étais une bête curieuse. Je reprends connaissance : le freinage brusque, monsieur Dylan, la jeune femme étrange...

En me retournant, cette dernière a disparu. Seul Dylan demeure étendu au sol, respirant laborieusement.

Chapitre 2

Émotions de minuit

Une vingtaine de minutes plus tard, une ambulance nous a rejoint sur la sinistre route de forêt, illuminant tous les arbres alentour de gyrophares rouge et bleu. Monsieur Dylan est emmené sur un brancard, on me prend la tension, je décris un accident de voiture pour éviter un renard.

Pourquoi leur parlerais-je de la femme qui a disparu ? Une femme aux cheveux longs, avec un regard de braise, qui m'a hypnotisée, puis qui a fait je-ne-sais-quoi à monsieur Dylan qui se retrouve maintenant inconscient.

J'ai déjà subi assez de rejet pour une seule nuit, inutile qu'on me prenne pour une folle en prime.

C'est le chauffeur de bus qui me ramène ce soir-là. Coincée sur une place à côté d'un hollandais qui sent la bière et qui chante des tubes avec un accent bourbeux comme de la vase. Je repasse les événements de ma soirée catastrophe sans vraiment y croire : à quel moment est-ce que tout a basculé exactement ?

Alors que mon voisin de siège se tourne vers une nouvelle victime, je contemple mon visage dans le reflet de la vitre.

Je suis une triste face.

Mes cheveux ondulés, d'une couleur châtaigne, retombent sur mes épaules, emmêlés, comme si je m'étais battue. J'ai les yeux gonflés de fatigue et d'émotion. On dirait qu'on a tout fait en miniature chez moi. J'ai des petites mains, avec des petits ongles, une petite bouche, un petit nez... C'était mignon quand j'étais enfant.

Tu m'étonnes que Dylan n'ait pas voulu de toi. Tu ressembles à une ado.

Le chauffeur m'indique être arrivé à l'adresse que je lui ai donnée. Je le remercie avant de descendre sur le trottoir, ma maison apparaissant sur la rue d'en face. Avant de rentrer, je vérifie mon portable d'un œil : une heure moins le quart.

Je me fais toute discrète en tournant les clés dans la serrure et pénètre sur la pointe des pieds. J'entends

le son diffus de la télévision encore allumée dans le salon. Papa s'est endormi devant une émission sur les criminels et ronfle doucement sur son fauteuil, la tête partant en arrière.

Le courrier a été laissé sur le buffet et je trouve, parmi la pile de lettres reçues, une dont l'écriture m'est familière. Mon cœur s'emballe.

Je déchire aussitôt l'enveloppe.

Ma chère Édith,

Je n'arrive pas à croire que huit mois soient déjà passés depuis la dernière fois où nous nous sommes vues. Je te félicite pour l'obtention de ton diplôme. C'est une nouvelle page qui se tourne, vers une nouvelle vie !

Je suis aujourd'hui toujours au Canada où le baromètre affiche seulement douze degrés ! Eh oui, même en été ! Nous allons bientôt suivre la migration des baleines et ce ne sera pas de tout repos cette année. Heureusement, Paolo (Domenguez) et Grenchen (Herzlic) sont très gentils et très calés sur le sujet. C'est un bonheur d'apprendre à leurs côtés ! J'espère avoir l'occasion de t'envoyer des photos prochainement, mais comme tu le sais, ces recherches ne peuvent pas circuler. Pour toi, je ferai une exception et tenterai de prendre quelques clichés ;).

Je ne vais pas pouvoir revenir pour ton anniversaire au mois de septembre, puisque les recherches doivent être rendues et que nos délais sont très serrés. Ça me

Les ombres parmi nous

brise le cœur, ☹ mais je te promets de me rattraper après.

Vous me manquez, ton père et toi. Je vous embrasse tous les deux très très fort.

*Aline,
Ta maman.*

Mon cœur bat jusque dans mes tempes, et soudain une envie de pleurer me submerge.

— Tu viens de rentrer ? lance soudain mon père.

J'ai le réflexe de plaquer la lettre sur mon cœur pour l'empêcher d'exploser. Juché dans son fauteuil roulant, l'air réprobateur, mon père se met à grommeler :

— Édith, je t'avais dit minuit maximum ! Pas un seul message pour me prévenir, rien du tout ! Me suis fait du souci !

— Oh... pitié, P'pa. Ne me fais pas une scène à cette heure-là...

— La faute à qui ? bougonne-t-il. À quoi te sert ton portable si tu ne l'utilises même pas ? Tu sais ce qu'ils racontent, dans les journaux télévisés, avec ce timbré qui agresse les jeunes femmes la nuit.

— Il n'agresse pas que les jeunes femmes, je réplique.

Mais mon père s'interrompt, le regard fixé sur la lettre encore dans mes mains.

— Ta mère ? demande-t-il d'un ton sec.

— Elle ne sera pas là à mon anniversaire, je conclus d'une voix étrangement distante. Elle n'a pas réussi à se libérer à cause du travail.

Mon père hoche la tête. Les fils qui lui dépassent du nez remuent comme un prolongement de peau en plastique.

— C'est ta mère tout craché, ça, fait-il avec une grimace amère. Son travail, toujours son travail !

— Je m'y attendais, ce n'est pas une grande surprise. Septembre, c'était un délai compliqué. Elle sera là en octobre.

J'essaie de me convaincre, mais papa n'est pas dupe. Je ne sais jamais quand maman rentre de voyage. Les expéditions et les études durent plusieurs mois et il y a toujours des imprévus. Un bébé baleine, c'est un imprévu, je crois, et ça demande que l'océanographe reste sur place plus longtemps.

Et le bébé de l'océanographe dans tout ça ? Ah non, ce n'est pas un sujet d'étude intéressant.

— Ta mère devra faire un choix, un de ces jours, reprend mon père qui amorce un demi-tour en manipulant les roues. C'est ce que je lui ai toujours dit : on ne peut pas voir sa fille deux fois dans l'année et prétendre que tout va bien.

Il retrousse les lèvres, à la fois dégouté et pour exprimer la douleur qui le harasse. Je me penche vers lui et

enroule mes bras autour de son corps maigre. Il sent la poudre. Ses mains se lèvent à hauteur de mes côtes, mais ne tiennent pas la position tant il tremble. Pourtant, près de moi, il semble se radoucir.

— Tu sais la nouvelle infirmière ? Euh... Samira, je crois. Elle a apporté des gâteaux au beurre... comment ça s'appelle ces trucs bretons ?

— Les kouign-amann ? je tente avec un sourire.

— Oui, c'est ça ! Il en reste dans la cuisine si tu veux. Mais laisse celui qui est déjà entamé, c'est le mien.

Depuis que la maladie de papa s'est imposée, nous ne respectons plus les heures de repas. Impossible pour lui d'avaler autre chose que des miettes ou un bol de soupe, alors il nous a paru logique d'organiser plusieurs petits repas au cours de la journée. Et même passé minuit, cela ne fait pas exception.

Je me dirige à la cuisine et attrape la pâtisserie de sucre et de beurre. Un combo mortel nommé gourmandise. Assise sur mon tabouret haut, l'image de monsieur Dylan revient à moi. Immobile, étendu sur le goudron, avec cette femme penchée sur lui... C'était comme si elle avait aspiré son énergie.

« Il faut surveiller tout nouveau symptôme, mais c'est évident que l'accident lui a fait un choc », avait dit un des pompiers. « Pour le moment, on ne parvient pas à le réveiller, mais ses fonctions vitales sont toujours normales. »

Papa est en train d'ouvrir le reste du courrier dans le hall quand j'entends la pile de lettres tomber au sol.

— Attends, je vais t'aider, dis-je en enfilant le reste du kouign-amann dans ma bouche.

Plié en deux sur sa chaise, il essaie d'attraper une enveloppe coincée sous sa roue.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je saisis la lettre sur son soupir ennuyé puis parcours les lignes. Mon père fait pivoter son fauteuil vers la télé pour monter le son. Les voix de deux personnages se disputent à l'écran dans un concert de rires en boîte.

— Tu as écrit à une gérance ? je lâche, stupéfaite.

Papa fait la sourde oreille. La lettre parle d'« intérêt », de « grandes améliorations possibles », de « vente à notre avantage ». Chaque mot me donne envie de vomir.

— Tu vas vendre la maison ? je demande d'une voix blanche. Papa...

— C'est la meilleure décision, crois-moi.

— Mais c'est la maison de maman, tu n'as pas le droit !

Mon père pince les lèvres en une fine ligne noire.

— Ta mère se fiche bien qu'on la vende. Elle en parlait toujours comme d'une vieille bicoque. Elle est bien trop grande pour nous deux et je ne peux même plus aller à l'étage. Les nouveaux propriétaires

ont dit qu'ils feraient des travaux pour la rendre plus vivable...

— Les nouveaux propriétaires ?!

J'attends de croiser le regard de mon père, mais il m'évite.

— Tu m'avais promis qu'on attendrait d'en discuter avec elle ! je crie en me plantant devant le poste de télévision. Au lieu de ça, tu as pris la décision tout seul, sans même m'en parler !

— Je suis peut-être infirme, mais je suis toujours ton père ! réplique-t-il d'un ton rude. Et tant que ta mère ne se décidera pas plus à s'impliquer dans *notre* vie de famille, les décisions, c'est moi qui les prends, que ça te plaise ou non !

À cet instant, c'en est trop. Je fais volte-face vers les escaliers que je grimpe quatre à quatre, les larmes me brûlant les yeux et claquant la porte de ma chambre.

Maman serait furieuse si elle l'apprenait. Elle ne laisserait pas faire. J'ai tous mes souvenirs ici. Tirer un trait sur cette maison, c'est comme jeter mon enfance au feu. Pour recommencer une nouvelle vie, mais où ?

Tu ne sais même pas ce que tu veux faire de ta vie.

Chapitre 3

La visite

Je n'ai pas le droit au répit.

À quatre heures et demie du matin, j'ai les yeux grands ouverts dans mon lit et une envie de vomir tenace. À cause de la bière ou du reste ? En une soirée, j'ai réussi à recevoir un énième râteau, à envoyer monsieur Dylan à l'hôpital et à perdre ma maison.

Sans compter cette espèce de folle...

J'allume ma lampe de chevet et me dirige vers mon chevalet. J'attrape mon flacon de peinture maison noire comme de l'encre et me remémore son regard énorme, de puits sans fond, prêt à m'avaler. Et cette façon qu'elle a eue de se pencher sur monsieur Dylan, accroupie,

féline, faisant jouer sa voix en un grondement de bête affamée.

Je ne sais pas pourquoi, mais la thèse de la droguée en manque ne semble pas convenir.

Quelques heures plus tard, je me réveille au son d'une voiture qui se gare dans notre allée. Personne ne nous rend jamais visite. Sauf l'infirmière, mais il est bien trop tard. Dix heures passées. Je me redresse pour voir ce qu'il en est en me frottant les yeux.

Une berline noire est garée là, sous ma fenêtre. C'est un véhicule de marque, un profil cher. Propre au point de refléter les silhouettes des arbres alentour. La portière s'ouvre et une longue jambe s'étend à l'extérieur.

La femme se dévoile dans les lumières grisées d'une matinée bien fraîche. Vêtue d'un tailleur sobre et chic, elle a des traits carrés, une bonne mâchoire, sans être disgracieuse, un peu avancée. Son visage surmonté de lunettes noires est complété par une coupe de cheveux platine à la garçonne.

La sonnette retentit et j'entends papa se déplacer, puis ouvrir.

— Bonjour... Oui, oui, entrez. Je vous en prie.

Ni une, ni deux, je saute sur mon jean et enfle un t-shirt. Je m'attache les cheveux en descendant les marches à la hâte. Mon père, ce squelette sur pattes,

se tient dans le salon, le regard levé sur la grande blonde.

— Je vous offre quelque chose à boire ? Café ?

— Du thé, répond la femme.

Elle s'installe sur le pouf sans qu'on l'y invite et retire le foulard de sa gorge, comme on arrache un pansement.

— Édith, ma chérie, fait papa qui remarque tout juste ma présence, peux-tu t'occuper du thé de madame Marrow ?

Il insiste d'un regard appuyé et, tout en observant notre visiteuse retirer enfin ses lunettes de soleil, je sors le service à thé avec humeur.

— Comment allez-vous ce matin ? demande mon père. Je vous remercie d'avoir fait si vite.

— Je n'aurais pas manqué cette vente, dit-elle et sa voix a des notes hautaines qui complètent le package « femme fortunée ». Cette bâtisse a beaucoup d'intérêt pour moi.

Pendant tout le temps que durent les salamalecs de mon père – Megan Marrow ne répond que brièvement –, j'ai la sensation d'être invisible.

Enfin, quand je pose le plateau avec panache sous ses yeux, elle daigne me regarder. Ses paupières se plissent et je ne vois que deux éclats brillant dans la brume de son visage terne.

— J'ai les papiers avec moi, dit-elle d'un ton impérieux. Ça vous ennuie si on évite les discussions d'usage ?

— Je pourrais lire le contrat ? je m'enquiers avant que papa ne réponde.

Megan Marrow hausse un sourcil, l'air de ne pas croire ce qu'elle vient d'entendre. Aussitôt, mon père repose sa tasse sans avoir pris de thé, l'air embarrassé. Ce n'est rien comparé à la colère qui vibre dans ma cage thoracique.

— Édith, tu sais, ce genre de contrat a été rédigé par de grands avocats et je l'ai lu très attentivement. Tout est en règle, tu peux me croire (puis en s'adressant à Megan Marrow avec affabilité) : les meubles sont d'origine, vous savez. Le vaisselier est en acajou et le buffet dans l'entrée, c'est de l'olivier.

— Parce qu'en plus, on vend les meubles ? je m'exclame.

— Ce sont des pièces de collection, répond mon père. Et madame Marrow a tenu à récupérer le mobilier en état.

J'ai l'impression que mon cœur vient de tomber à mes pieds.

— Tu ne m'en as même pas parlé avant ! je souffle.

Megan Marrow émet un sifflement en lapant son thé, puis se tourne vers mon père comme si je n'existais pas.

— Monsieur Noiro, je ne suis pas venue perdre mon temps...

— Désolé, ma fille est un peu opposée à l'idée que je vende la maison.

— La maison de maman, je précise.

— Il me semble que l'offre qui a été signée était plus que convenable, mobilier compris, reprend Megan Marrow en redressant la tête. La moitié du montant a été virée sur votre compte vendredi passé. Le reste suivra au moment de votre départ. Je dois emménager au plus vite.

— Nous... nous ferons au mieux, concède mon père qui essuie une goutte sur sa tempe.

Je suis prête à intervenir encore, malgré le regard glacial de cette femme, mais mon père m'attrape le poignet.

— Je peux te dire un mot *en privé* ?

Nous nous déplaçons dans le hall où je peux encore voir le profil marmoréen de Megan Marrow se détacher contre le vaisselier d'acajou noir. Elle semble teintée d'un halo irréel dans le décor de notre salon vieillot.

— Tu as tout vendu ! je lui reproche dans un murmure précipité.

J'hésite entre les sanglots et l'explosion de fureur. Papa attrape son mouchoir pour essuyer d'autres gouttes sur son front.

— Neuf cent mille euros, me répond-il. Tu imagines que je n'ai pas réfléchi bien longtemps. Il fallait se décider tout de suite. C'est plus que généreux, tu sais, vu les travaux qu'il faut entreprendre et l'aspect un peu vétuste.

En effet, je ne m'y attendais pas. Un instant, mon esprit s'égarait, imagine les possibilités, puis revient vite à la réalité.

— Elle essaie de nous acheter, tu ne vois pas ! Pourquoi se procurer cette vieille baraque aussi cher ? ! Je ne la sens pas, cette femme ! Je suis sûre qu'elle prépare un mauvais coup.

— Ce qu'elle fait dans sa vie ou ce qu'elle fera de cette maison ne nous regarde pas. On peut prendre un nouveau départ avec ça ! Acheter un bel appartement en ville ou partir de Clermont. Regarde-moi, enfin, je ne tiens plus debout, je ne peux plus vivre ici.

Il essuie une larme minuscule au coin de son œil abattu.

— Tu n'as jamais voulu la quitter et on a toujours tout fait pour la garder pour nous, je reprends d'un ton suppliant. C'est notre maison de famille. Tu ne peux pas laisser ça derrière comme si tu t'en fichais.

— Je ne m'en fiche pas, qu'est-ce que tu crois ? Ça me brise le cœur, au moins autant que toi. Mais il est peut-être temps qu'on trouve notre place ailleurs, qu'on tourne la page. Qu'est-ce que tu veux qu'on

fasse dans un endroit aussi grand ? Je peux plus monter les marches. Je ne sais même pas à quoi ça ressemble là-haut...

J'entends les talons de Megan revenir vers nous et j'ai le réflexe de me tasser un peu plus contre le mur. Je reconnais tous ses atouts ; ses lèvres charnues (qui ne sourient pas), l'éclat charmeur dans ses yeux (qui reste inquiétant), les belles formes de son corps doivent faire tourner des têtes, c'est évident. Pourtant, une ombre se dégage d'elle, quelque chose de pourri, comme quand on essaie de masquer l'odeur d'un déchet avec du parfum. Ça ne prend pas.

— Signez ici, vous voulez bien, dit-elle en tendant une nouvelle feuille à mon père.

— Qu'est-ce que c'est ? je lance.

— La date de remise des clés, répond papa avec agacement.

Je le vois signer d'un trait, sans me regarder.

— Attendez !

Quelques minutes plus tard, je me retrouve dehors, à la poursuite de Megan Marrow qui est sur le point de reprendre sa voiture.

Sans doute qu'une femme de sa trempe n'a pas de temps à perdre avec les petites gens comme moi, sans

doute est-elle obnubilée par un quelconque détail de notre vaisselier en acajou, le fait est qu'elle m'ignore. *Encore.*

— Arrêtez-vous !

J'ai crié à travers mes dents, dans un crachat de rage.

Enfin, la créature se retourne et me glisse un regard suspect.

— Pourquoi vous faites ça ? Vous n'avez pas d'autres baraques à aller acheter ? On vit ici, nous ! Vous ne pouvez pas nous déloger comme ça.

— Je pense que vous n'aurez aucun mal à aller vivre ailleurs, me répond-elle d'un ton froid, impersonnel.

Elle semble pressée tout à coup. Je me mets devant sa voiture, si bien qu'elle freine, le regard déformé par un mélange de colère et de stupéfaction.

— C'est fini, il a signé, tu comprends ? lâche-t-elle en montrant les dents.

— Je ferais n'importe quoi ! Demandez-moi ce que vous voulez !

J'ai tenté ça au culot. Je ne pensais pas sincèrement que ça l'intéresserait. À en juger par la soudaine lueur dans le creux de ses yeux, je me suis trompée.

Je décide donc d'insister.

— Je connais bien la ville. J'ai des talents. Je peux bosser pour vous. Je suis discrète.

— Dans la voiture, me dit-elle d'un ton ferme.

Mon cœur tressaute. *Ça va vraiment marcher ?*

Je referme la portière, elle fait ronronner le moteur, mais ne bouge pas. Ses yeux translucides m'observent comme si j'étais un drôle d'animal.

— Il s'avère que j'ai justement besoin de quelqu'un.

— Je suis votre homme... enfin, votre femme. (Megan Marrow hausse les sourcils.) Enfin, la personne qu'il vous faut. Mais s'il vous plaît, laissez-nous la maison.

Megan se met à tapoter le volant, puis à regarder autour d'elle. Est-ce qu'elle hésite ?

— Tu dois me rendre un service. Mais tu devras garder ça pour toi. Si tu parles, j'annule notre arrangement.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Megan dégage une petite carte grise de la poche de son veston et me la tend du bout des doigts. Son nom apparaît avec un numéro de téléphone. Aucune adresse, pas de nom de société.

— Rejoins-moi demain soir au café Xoxo's. Tu connais la ville, tu trouveras où c'est. Maintenant, dehors.

Elle se penche au-dessus de moi pour m'ouvrir la portière ; une invitation à me faire sortir. Quelque chose a changé sur son visage, le plâtre qu'elle portait s'est fissuré, elle semble... divertie.

Les ombres parmi nous

— Je serai là-bas à vingt heures. J'ai horreur qu'on arrive en retard.

Elle démarre dans un rugissement de moteur. Le boucan attire l'œil du voisin qui tondait sa pelouse et relève sa casquette d'un air ébahi en voyant passer le bolide.

Eh bien... dans quel enfer me suis-je fourrée, moi ?

Chapitre 4

Une histoire de sac

Megan Marrow.

Elle porte un nom anglophone et pourtant, elle n'a pas d'accent. Je me dis que je vais pouvoir la trouver quelque part sur Google. Mais non. Rien. Certes, il y a tout un tas de Megan Marrow. Elles vivent à Londres, à Boston, en Afrique du Sud aussi. Mais sa tête à *elle* n'apparaît nulle part. Et pour qui travaille-t-elle, d'ailleurs ? Si papa m'avait montré un contrat, quelque chose, j'aurais pu l'étudier avec lui.

Et là, l'appréhension me saisit comme l'étreinte glacée d'un serpent autour de mes entrailles : cette femme est peut-être une criminelle.

Non, non, non. Calme-toi, tu vas tout arranger.

Je pars manger un morceau au fast-food d'à côté. Je n'arrive même pas à finir mon burger tant mon estomac est tendu. J'attends là, près de la fenêtre où souffle une ventilation fraîche, noyée dans les bruits de mastication, les rires des étudiants qui se félicitent de leurs examens réussis. Je pense à papa et comme il a souffert. Ça me rend triste. Il a bossé toute sa vie sur des chantiers, ça lui a cassé le dos. Il a rencontré maman, qui finissait ses études et voulait devenir biologiste marine. Un couple digne des meilleures romances de Noël. Ils sont tombés fous amoureux, je suis arrivée après des années d'efforts. Quand ils ne croyaient plus au bonheur. Papa m'a dit « tu as relancé notre mariage ». J'ai ouvert la famille. Maman a continué ses études quand j'étais bébé. Ensuite, elle a eu son diplôme, a trouvé un stage, est restée loin pendant des mois. Elle nous a transmis la maison et un revenu confortable, mais papa a continué à travailler, parce qu'il ne voulait pas qu'on touche à cet argent. Il a fini dans la chaise, à trop se tuer à la tâche.

Je sirote mon Coca qui n'a plus de bulles. Il est à peine dix-huit heures, alors je flâne dans les rues, je me dirige vers mon lieu de rendez-vous. Là-bas, la salle est déjà remplie de jeunes en vacances. Je commande un diabolo fraise que je déguste à peine.

Vingt heures...

Megan Marrow entre enfin dans le café, drapée dans un manteau léger et aussitôt, j'ai la sensation qu'un

vent d'hiver s'y est infiltré. Son teint polaire jure avec la mine luisante des autres clients.

— Reste assise, m'ordonne-t-elle alors que je me lève (pour lui serrer la main ? Je ne sais pas très bien). Ce sera rapide.

Elle dépose un sac de sport sous la table. Ce dernier ne fait pas un bruit en touchant le sol.

— Je croyais que vous vouliez un endroit discret, je lui fais remarquer.

Je jette un regard alentour où une dizaine de personnes discutent et potassent, où la musique retentit dans les enceintes, où les barmans servent des cafés à gogo.

— Ne t'en fais pas pour eux. Ils vont partir.

— Le Xoxo's ne ferme pas avant vingt-deux heures en semaine, je réplique, sûre de moi. C'est un café étudiant. Je connais bien.

J'ai à peine le temps de finir ma phrase qu'une cacophonie de raclements de chaise m'agresse les tympans.

D'un même mouvement, comme s'ils étaient tenus par des fils, les gens se sont levés. Ils empaquettent leurs affaires, sans un mot, sans un regard et sortent en file indienne. Le barman éteint la musique, baisse les lumières et disparaît dans une arrière-salle.

Je suis seule avec Megan Marrow. Tout le café s'est vidé en une vingtaine de secondes. Et dans la semi-obscurité, elle me paraît plus menaçante encore.

— Comment vous avez fait ça ? je murmure, mais elle se contente d'ignorer ma question.

— J'ai besoin que tu livres ce sac à une adresse particulière. Ce soir.

Elle pousse du bout du pied le sac de sport entre mes jambes et me tend un morceau de papier avec une adresse.

— Mais c'est l'adresse de l'opéra, je constate, perplexe. Je dois livrer le sac là-bas ? Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Ne pose pas de questions inutiles, il vaut mieux que tu en saches le moins possible. Livre le sac, mais ne l'ouvre surtout pas.

— Mais comment vous allez savoir que... ?

Megan se penche vers moi et plante ses yeux dans les miens. J'y vois un bleu glacial, un morceau d'iceberg. Et son regard me donne l'impression qu'une main me tient à la gorge.

— Ne l'ouvre pas. À aucun moment. Sous aucun prétexte. C'est une question de vie ou de mort. Me suis-je bien fait comprendre ?

J'acquiesce, mal à l'aise. *Une question de vie ou de mort ?*

Megan semble satisfaite.

— Si tu livres ce sac là où je te l'ai demandé, je laisserai ta maison tranquille.

Une bouffée d'espoir m'envahit.

Je vais sauver la baraque !

Elle attrape mon diabolo fraise, finit les dernières gouttes puis pose le verre sous mes yeux.

— Sors par l'arrière avec le sac. Ne parle à personne. Ne t'arrête pas tant que tu ne l'as pas déposé.

Sur ces paroles mystérieuses, elle se lève et s'en va. Je la regarde disparaître dans un tintement de clochette. Lentement, le volume de la musique s'impose à nouveau. Le barman revient, les lumières se font plus éclatantes et de nouveaux clients rentrent d'un air joyeux.

Je ne comprends rien.

J'épaule le sac – qui est somme toute assez léger – et sors par la porte arrière, comme indiqué. Là, je déboule près du tramway quand soudain, quelque chose se met à remuer dans le sac. Je suis prise d'une sensation de gel dans la poitrine, dans mes jambes.

Il y a un truc vivant à l'intérieur !

Mais les paroles de Megan me reviennent en mémoire. « Ne l'ouvre pas. À aucun moment. Sous aucun prétexte. »

La créature à l'intérieur ne bouge plus. Elle est peut-être en train d'étouffer, et je me fais violence pour prendre le tram sans y penser. Qu'est-ce qui pourrait être dedans, un chat ? Non, je sentirais un poids. Là, c'est comme si le sac était vide.

En tout cas, ce n'est pas de l'argent.

J'ai cinq arrêts avant d'arriver à l'opéra. Je sens le sac remuer contre moi et j'affirme ma prise dessus. C'est de moins en moins discret et des gens commencent à me dévisager. Je me décide à finir à pied pour éviter tout soupçon.

Le vent s'est levé, j'ai de plus en plus froid aux mains mais je continue ma route, tête rentrée dans les épaules.

— Hé !

J'entends qu'on m'interpelle. Je me retourne sans voir personne. Ça ne devait pas être pour moi.

— Toi, attends !

J'ai du mal à retenir la créature dans le sac qui semble s'animer au son de la voix. Je me retourne une nouvelle fois, les dents serrées. *Surtout, garder un air naturel.*

Un homme m'observe depuis l'autre côté de la rue. Ses cheveux balayés par le vent, il traverse, les mains enfonçées dans les poches, ses yeux me scrutant avec méfiance.

— Je peux vous aider ? je lance en m'efforçant de paraître naturelle.

Le froid me surprend et je claque des dents tout en resserrant ma prise sur le sac. Quelque chose y remue avec plus de force. Le regard de l'inconnu s'y pose.

— Qu'est-ce que tu transportes là-dedans ? Un animal ?

— Non, juste mes affaires de sport.

Le mensonge me vient tout de suite. Je m'en féliciterais presque si je ne le voyais pas tendre la main vers la fermeture éclair. Je me décale et lui adresse un signe.

— Désolée, je dois rentrer. Bonne soirée.

Le coup me cueille dans la nuque. On m'a frappée avec un objet dur : une barre de métal, une bouteille, je ne sais pas. Je tombe à plat ventre et des étoiles dansent devant mes yeux étourdis, une douleur cinglante m'élançant dans toute la tête.

— Vous êtes malade ! crie l'homme.

— Dégage, cloporte !

J'entends un glapissement et la seconde suivante, son corps bascule à côté du mien, le regard figé dans la mort.

Une main me retourne sur le dos et dans la nuit, je parviens à la voir mieux que jamais : une femme avec un profil vulturin, de longs cheveux, un anneau qui ceint son nez, mais c'est à ses yeux noirs que je la reconnais...

C'est elle... c'est la folle !

— C'est toi la petite conne qui m'a empêchée de finir hier ! J'ai un compte à régler avec toi. Puisque tu m'as interrompue en pleine chasse, c'est ton prana que je vais consommer, humaine !

Qu'est-ce qu'elle raconte ?! Elle est dingue !

Je ne comprends pas. Toutes mes forces me quittent, comme si on aspirait mon énergie. J'ai mal, atrocement froid. Je sens l'asphalte sous mes fesses et je vois l'inconnue se pencher au-dessus de moi, la bouche ouverte, les narines et les pupilles dilatées.

Je comprends qu'elle est en train de me tuer. Elle n'a aucun contact physique avec moi, pourtant, elle est en train de me sucer la moelle, de bouffer tout ce qu'il y a de vital en moi : mon énergie, mes rêves, mes souvenirs. C'est une douleur si profonde, si intense, que je me dis qu'il vaut mieux mourir que de la ressentir encore.

Alors ma main se tend vers la fermeture éclair, dans un mouvement qui me semble durer une éternité, et j'ouvre le sac.

Chapitre 5

Le monde de la nuit

La chose qui sort du sac est si vive que je ne vois qu'une forme sombre se jeter à la gueule de la démonsse et j'entends son cri strident résonner dans tous mes os. La femme se débat en hurlant et en gesticulant tandis que je meurs sur le bitume. Mon âme se liquéfie. Je vais crever, sur un vieux trottoir, les fesses sur le béton.

Soudain, je sens une main sous ma nuque. Le contact est doux, léger.

Megan Marrow.

Je ne sais pas si j'ouvre les yeux à ce moment-là, mais je sais que c'est elle qui me soutient. Comme si sa silhouette se mouvait dans mon esprit.

Elle casse quelque chose contre mon thorax, quelque chose qui se fend à la manière d'une coquille d'œuf. Mon buste se met à chauffer... fort, terriblement fort. Je crache, je me débats comme je peux. Mes forces m'ont abandonnée. Je ne fais que battre le vide. Je roule en toussant, j'ai envie de vomir, mais rien ne vient. La brûlure se répand en moi et fait bouillir mon sang. Je le sens courir dans mes veines, glisser, s'étaler.

Le monde est un manège, je suis le cheval qui tourne et tourne, prisonnier de son socle de bois. Je m'endors dans du coton, dans une sensation de fraîcheur. Je ne ressens plus le macadam, seulement la douleur qui m'enserme et me bouffe.

Je vois les visages de tous ceux que j'ai croisés : Megan, mon père, le visage de maman. Je pars même dans des souvenirs brumeux. De grands yeux marrons qui me regardent avec amour, avec fierté. Il y a des mots que je ne comprends pas. Une langue incohérente. Un charabia étrange, mais savoureux à mes oreilles.

Je baigne dans une eau chaude qui ne m'étouffe pas. Et j'entends toujours. Il y a une présence proche de moi. Une présence qui passe et repasse devant ma couche. Ma couche ? Non, je suis debout, tenue dans mon liquide épais comme de la colle, un prolongement de mon corps. C'est étrange. Mon corps, je ne le sens plus du tout.

Mes narines se dilatent pour percevoir un parfum, une ombre. Quelqu'un est avec moi. Proche tout proche. Suis-je en train de rêver ?

C'est une sensation comme je n'en ai jamais eue. Une familiarité, comme si je le connaissais bien. Lui, son corps, son âme, son odeur et cette aura qu'il apporte avec lui. Je trouve en lui quelque chose que je n'ai pas reconnu chez les autres. Je le perçois sur une base nouvelle, infinie. Une urgence se fait sentir en moi, celle de courir vers lui, de l'enlacer... pourtant, je suis retenue dans ce liquide étrange et mes muscles brûlent de ne pas pouvoir m'en défaire.

— Ne lutte pas, me murmure sa voix. Ta transformation commence tout juste.

Elle remonte le long de mon échine, à la manière d'un frisson électrique, me lèche la nuque jusqu'à la racine des cheveux.

Il glisse une main sur ma hanche, avance ses lèvres près de mon oreille. Moi, figée dans ma glue, je suis incapable de bouger et pourtant, je meurs d'envie de voir son visage.

Je sens un doux contact sous l'oreille, dans mon dos, celui de ses lèvres humides. Ses mains descendent, tombent sur ma nuque avant que j'arque le dos pour les accueillir davantage.

Mes mains se délient lentement pour se glisser dans ses cheveux. Des mèches noires sur lesquelles je tire afin d'orienter la direction de ses baisers. Une sensation explosive m'envahit, un plaisir intense, pétillant comme des bulles de champagne tandis que ses mains explorent mon corps. Il m'enveloppe de caresses, chaque fois plus excité par les gémissements que je lâche, car son contact

se fait plus insistant. Moi, ce qui me rend folle, c'est de ne pas parvenir à voir son visage. Il semble s'évaporer dans cette rêverie.

— Montre-moi qui tu es, je gémis dans un soupir bourré de désir. Je veux voir ton visage.

— Tu n'as pas besoin de savoir qui je suis, répond-il.

Sa bouche se presse sur la mienne et son odeur m'emplit les narines ; un mélange de chocolat noir avec le piquant du gingembre.

— Dors, maintenant.

Comme si sa voix lui avait donné un ordre, mon cerveau s'embrume, laissant comme unique trace de sa silhouette, une ombre rouge et dansante.

Me suis-je endormie ? Au contraire, mes sens se sont affûtés dans cette réalité : j'ai mal aux poings, aux doigts. Je ressens une pression sur moi, plus forte que jamais, comme si j'étais contenue dans un bain de boue. Il faut juste que je traverse cette couche, que je transperce ce voile devant mes yeux.

Mes mains vont fouiller devant moi, trouvent une membrane et la perforent. Aussitôt, le froid me prend à la gorge, s'insinue dans mes narines avec violence et mes yeux sont pris d'assaut par une lumière brutale.

Je tombe à quatre pattes sur un tapis, cherchant mon souffle. Je suis couverte de cette espèce de colle et je crache, je vomis, je crache encore, je tremble, je crie.

Merde, mais où suis-je ?

Est-ce que je suis morte ?

J'essaie de parler, au moins pour supplier de fermer les rideaux, car la luminosité me brûle la rétine, mais ma gorge est noyée. Seul un gargouillement s'en extrait. J'ai froid comme la mort et pourtant mon dos me brûle. Cette résine qui poisse mes doigts ne sent rien, je décide de l'essuyer en un lent mouvement sur le tapis.

Je tente de me remettre debout et je perds l'équilibre. Une présence autour de moi s'agite soudain.

— Ouh la ! Doucement ! lance une voix d'homme. Même les faons attendent plus longtemps avant de se mettre sur leurs pattes.

Tout mon corps hurle d'un mal nouveau. Je me frotte les yeux, le bide en vrac, et je sens aussitôt une douleur électrique.

— Aïe !

Une plaie s'est ouverte au-dessus de mon sourcil.

Je me suis ouvert le front lors de ma chute sur le trottoir ? Mais maintenant que je me suis débarrassée de la poix, je découvre avec stupeur une main plus longue, des ongles noirs à l'épaisseur du graphite et légèrement courbés à leur extrémité, comme ceux des rapaces.

Qu'est-ce que... Ce sont des griffes ?

— Tu commences à comprendre que ton corps n'est plus le même, hein ? Il faut te réapproprier tout ça. Ça n'est pas immédiat, tu sais.

La petite silhouette de l'homme fait des allers-retours vers une commode noire. Je ne le distingue pas très bien, si ce n'est qu'il a une taille d'enfant en surpoids et une voix d'adulte. Il allume des bougies et j'ai envie de lui crier d'arrêter. Les flammes sont une torture pour moi, alors même que je me tiens à trois bons mètres ; ça ne fait aucun sens.

— Oui, je sais que c'est pas agréable, mais ça te permet de te concentrer plus vite. Prends sur toi !

Son profil se découpe alors dans les lueurs nouvelles. Il a le teint sombre, un visage de poupon ridé avec de grands yeux d'un noir liquide, des oreilles larges et flottantes et des cheveux blancs qui rebiquent à la façon d'un tas de paille.

Plus de doutes : il n'est pas humain.

Je me recule dans un hoquet de terreur et heurte le mur dans mon dos.

— Non, mais calme-toi ! s'exclame-t-il. Je vais rien te faire.

Une arme, il me faut une arme !

Je vois une chaussure au pied du lit. *Ma* chaussure ! Je m'en empare, dans un bond peu gracieux, qui ressemble au plongeon d'un pingouin malhabile, et la

pointe vers lui, comme pour le maintenir à distance. Il n'a pas bougé d'un cheveu et me regarde, déconcerté. Là, je réunis toutes mes forces pour parler de manière audible.

— N'approche... Pas...

— Certainement pas, je risquerais d'être aspergé de vomi.

Dos au mur, je me redresse tant bien que mal, m'appuyant d'une main, l'autre tenant toujours la chaussure. Je tremble malgré tout.

C'est un cauchemar, forcément ! Ça n'existe pas des créatures comme ça !

— C'est parce qu'elle voit ta sale tronche qu'elle n'arrive pas à s'empêcher de vomir, lâche une voix que je reconnais aussitôt.

Megan entre dans la pièce. Elle a troqué son tailleur contre un corset en cuir qui remonte jusqu'à son cou, ses cheveux d'un blond polaire comptent maintenant plusieurs mèches noires. Elle ne ressemble plus du tout à la riche propriétaire que j'ai rencontrée, mais à une chanteuse de rock.

— T'as pris un *charme* ? lance l'espèce de créature d'un ton surpris.

— Pour la mettre à l'aise, oui.

Le petit bonhomme dirige ses yeux noirs sur moi et je tressaillis instantanément.

— Si elle était pas sortie si tôt, j'aurais pu me barrer. C'est sa faute !

Ma faute ?

— Je te remercie, Olan. Tu peux y aller, je te retrouve plus tard.

Ce machin a un nom. Il n'est même pas humain. Je nage en plein rêve.

Je me suis ratatinée contre mon mur. Je crève de froid et je commence à distinguer la chair de poule sur ma peau... ma peau ? Non. Une enveloppe de chair d'un gris terne. Je n'ai jamais eu une teinte pareille. Ça doit être parce que j'ai chopé une saleté ici.

— Ram... ène-moi... chez mon père...

Je parle et un liquide me sort aussitôt de la bouche. Je le vomis sur mes genoux repliés. Je n'ai même plus honte.

— 'est... de la... torture...

Cette femme m'a kidnappée et enfermée dans cette espèce de chrysalide qui sentait la mort. Tout ça parce que j'ai ouvert ce foutu sac !

Qu'est-ce qu'elle attend de moi ? Je me sens puante, sale, comme quand on vient de naître et qu'on est couvert de sang, de sueur, d'une boue que je ne saurais définir. Et quelque part, je ne peux pas me soustraire à cette voix qui me murmure sans cesse que c'est désormais *mon* corps.

Et je tremble comme si j'avais la fièvre.

— Tu devrais boire un peu d'eau, me dit Megan en désignant un verre sur la commode.

Elle essaie de me droguer à nouveau.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

Cette fois, je parle sans vomir. Mais lorsque je termine ma phrase, un rot énorme racle mon palais. Je vois une expression d'étonnement mêlé de dégoût se peindre sur le visage en pointe de Megan.

— Nous devons parler, dit-elle d'une voix étrangement mesurée. Je me doute que tout ça est nouveau pour toi et je suis disposée à répondre à tes questions.

Elle a commis une erreur. La porte est ouverte et je la lorgne depuis tout à l'heure. Là, j'ai emmagasiné assez de forces pour me redresser d'un bond et, à la manière d'une sprinteuse, me jeter en dehors de la pièce.

Je cours, quasiment ventre à terre, dans un long couloir de marbre noir. Je ne reconnais rien. Pas de tableaux aux murs, rien de personnel. Je me sens chancelante, faible, j'ai peur de regarder par-dessus mon épaule.

Je saute sur le rebord d'une fenêtre et atterrit dans la rue. Mes jambes craquent et vacillent. Elles me donnent l'impression de se casser, mais je n'ai pas mal. Je sens la vie qui grouille autour de moi : des passants dans leurs manteaux sombres, cols relevés.

— Par tous les diables, mademoiselle ! Vous vous êtes fait mal ? Je vous ai vu tomber de là-haut.

Une intonation douce me parvient aux oreilles.

De l'aide, enfin !

Je relève la tête et lâche un grand cri d'effroi.

La créature qui me tend la main n'a d'humain que la voix. Là où il y aurait dû avoir un visage, je ne vois qu'une tête de cerf aux grands yeux exorbités. Sa peau est un mélange de membranes, d'étranges tendons qui lui longent le cou. Je vois chaque détail de cette gueule monstrueuse, le rouge de ses muscles, la rondeur des billes qui lui servent d'yeux. Je les vois si bien, si proches, que je ne peux pas les inventer, c'est impossible !

C'est donc bien réel ?

— Recule, lance Megan qui débarque au-dessus de moi (*Au-dessus de moi ?!*). Elle vient de naître, elle est déboussolée.

J'entends un battement, puis je sens un souffle d'air me frôler l'épaule. Je ne peux détacher mes yeux du monstre qui a remballé sa main d'un air déçu. Megan se plante devant moi, ses yeux bleu-gris tâchant de pénétrer mes pensées. Cette fois, des ailes de chauve-souris géantes ornent ses flancs et deux cornes dépassent de ses cheveux, rondes et arquées.

— On va tout recommencer depuis le début, me fait-elle d'un ton où perce l'impatience. Mais je te préviens,

je ne passerai pas la nuit à te courir après. Nous allons parler à l'intérieur. Suis-moi, dépêche-toi.

Megan se penche pour me remettre d'aplomb. Sa main – pleine de griffes ! – se déplie autour de mon poignet et me redresse. Je me laisse faire, abasourdie ; je suis une poupée de chiffon. Parce que je suis faible. Parce que j'ai froid.

Le froid.

C'est la dernière sensation dont je me souviens. J'étais sur ce trottoir en train d'agoniser. Il y avait cette folle aux yeux noirs... Mais après ?

Les détails se perdent dans mon esprit morcelé. Je dresse alors mon regard sur la maison qui se tient devant moi ; une belle demeure aux lignes classiques, dans l'esprit des châteaux français, avec une pierre noire et brute.

— J'avais prévu tout un speech pour nous présenter, dit Megan qui referme la porte de la maison derrière elle. J'avais prévu de ne pas te faire sortir tout de suite... mais comme tous les plans dans ma vie, ça foire forcément. Donc, tu es sortie trop vite de ta chrysalide et tu as déjà eu le temps de rencontrer un gnome et un démon.

— Un démon ? demandé-je en claquant des dents.

Megan me fait signe de passer dans une salle à manger où trône une cheminée en pierre polie. Je remarque que la luminosité s'est un peu atténuée, même si elle

est toujours désagréable. La pièce est décorée avec goût, des meubles antiques qui me font repenser aux nôtres, des toiles abstraites, un papier peint bordeaux où se succèdent des chandeliers muraux.

Megan se place derrière le bar et en sort un liquide ambré. Quelques secondes plus tard, elle me tend un verre.

— Assieds-toi.

Dans sa bouche, ça ressemble à un ordre. Mon cerveau semble enclin à ne plus la voir comme une ennemie, donc j'obéis. Pour l'instant. Je renifle le liquide sans trouver d'odeur reconnaissable.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du sirop d'orgeat.

Voyant que j'hésite à boire, Megan souffle son dédain.

— Personne ne t'a droguée pour t'amener ici et ce n'est pas maintenant que ça va commencer.

— Quand on propose un truc pareil aux invités, c'est pour les encourager à partir, non ?

Megan ouvre un tiroir et en sort un long châle qu'elle déploie autour de mes épaules. Mes frissons se calment presque aussitôt.

— Pourquoi tu as des cornes ? je lui demande après une brève inspiration.

— Tu es plus surprise par les cornes que par les ailes ?

J'essaie de rassembler mes pensées, mais elles s'effritent comme des miettes de croissant.

— Par... le *package* tout entier, en fait. Tu as parlé d'un démon dehors. Est-ce que tu en es un ?

Megan se laisse choir dans le canapé de velours face au mien puis porte le verre à ses lèvres. J'entraperçois des crocs minuscules et taillés.

— Oui. Une succube, pour être plus précise.

— Je le savais, je réplique avec une sorte de rire nerveux et triomphant. Quand tu étais chez mon père, j'ai senti que quelque chose clochait.

— Tu m'en diras tant.

— Et là, je suis en enfer, je poursuis, où il y a d'autres démons et du sirop d'orgeat. C'est tout à fait logique.

Megan pince les lèvres, visiblement exaspérée.

— Tu n'es pas en enfer, reprend-elle. Tu es passée à travers la Toile et tu es arrivée dans notre monde.

J'observe mon verre avec une attention toute particulière. Il me semble attendre une éternité avant que je puisse rouvrir la bouche.

— Donc... je ne rêve pas ?

— Non.

Je me mords la lèvre en cherchant quoi répondre, mais je ne trouve rien. Dans mon âme, je sens un long hurlement résonner contre mes parois de chair. De la détresse, de la peur, une panique certaine, aussi. Le sang s'est mis à bourdonner dans mes oreilles.

— Je me rappelle de bribes, je reprends en essayant de calmer les battements affolés de mon cœur. Je devais faire ta livraison et une folle m'a attaquée. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Tu as ouvert le sac, conclut Megan. Si tu ne l'avais pas fait, tu serais morte.

Elle marque un temps d'arrêt pour finir son sirop d'un trait en jetant sa tête en arrière.

— Dans ce sac, il y avait une ombre, dit-elle. La mienne plus exactement. Quand tu l'as libéré, j'ai pu te localiser. Je suis venue aussi vite que j'ai pu, mais tu étais sur le fil. On t'avait vidée de ton prana.

— De mon quoi ? je répète, sans comprendre.

— Ton prana. Ton énergie vitale.

— Je suis sûre que ce mot n'existe même pas. La « Toile », le « prana ». Qu'est-ce que ça veut dire ? L'autre femme a utilisé ce mot aussi. Elle a dit qu'elle allait consommer mon prana. Elle a essayé de me tuer, donc ? Pourquoi ?

— Pour se nourrir. Mais les succubes ne tuent pas les humains, d'habitude.

Au regard que je lui jette, Megan perd patience.

— Laisse de côté tout ce que tu crois connaître, d'accord ? Tu n'es pas dans ton monde, ici. Ce que je veux t'expliquer c'est que tu allais mourir ! La seule solution pour te sauver était de te transformer.

Me transformer en monstre ?

— Je veux rentrer chez moi, j'articule, à deux doigts de la syncope.

Cette fois, son regard se durcit.

— Je ne peux pas faire ça.

— Ramène-moi chez mon père, j'exige en prenant de l'assurance. Maintenant !

— Ce n'est pas possible. Tu es passée à travers la Toile.

— C'est quoi, cette Toile ? JE PEUX LA REPASSER, NON ?! Je veux rentrer chez moi !

Je ne m'entends pas hurler. Megan a détourné les yeux, comme si notre discussion l'ennuyait profondément.

— Qu'est-ce que tu m'as fait exactement ? je réplique.

Ma voix est devenue ferme et puissante. Une fureur me court dans le sang, me chauffant les veines jusque dans les tempes. Ma peau me tire, ma tête m'élance, je me sens *autre*. Je contemple mes mains, elles tremblent. Mes bras se sont allongés, mes jambes,

et mes pieds, courbés. Ma respiration siffle à travers mes dents.

— Je ne suis plus moi.

— Non, tu es toujours Édith. Mais tu es une succube. Un démon.

Ça n'a pas de sens.

Megan comprend à ma réaction que je n'y crois pas. Alors, elle m'apporte un petit miroir à main. Mon cœur fait une embardée.

Mes cheveux ont poussé et adoptent maintenant une teinte rousse par endroits. Mon visage reste mon visage, celui que je connais, mais avec un grain inquiétant, un grain de pierre. Mes yeux ont gardé leur couleur noisette, or ils reflètent des vérités dans lesquelles j'ai peur de plonger. Il me semble aussi constater que ma mâchoire s'est élargie, sans doute pour accueillir de nouvelles canines, que je sens déjà pousser.

J'aurais pu vivre avec tous ces changements, et je me serais sentie rassurée, d'une certaine façon... s'il n'y avait pas ces deux bosses sur le haut de mon crâne.

Parallèles l'une à l'autre, elles laissent présager la naissance d'excroissances.

Et j'ai peur de comprendre ce qu'elles sont réellement.